

**Entretien avec Michel Stringer, enseignant de français,  
réalisé par Suzanne-G. Chartrand en juillet 2018  
à propos de l'œuvre théâtrale *Le pouvoir expliqué à ceux qui l'exercent (sur moi)*<sup>1</sup>**

Michel Stringer enseigne le français au secondaire depuis une vingtaine d'années à l'école Sophie-Barat de la Commission scolaire de Montréal. Il relate ici la genèse et la production du spectacle.

**Première partie de l'entretien**

**Michel, d'où t'est venue l'idée de réaliser cette pièce de théâtre avec tes élèves de la 4<sup>e</sup> secondaire ?**

Pour répondre à cette première question, je dois d'abord dire que, depuis plusieurs années, au moment de planifier mes cours, je choisis des œuvres littéraires qui possèdent une dimension politique. La littérature révèle bien souvent des enjeux sociaux qui concernent les élèves et des idées qui leur permettent de développer une conscience historique. Les bons livres sont pour moi des objets de grande valeur, ils représentent beaucoup plus que de simples outils pédagogiques. Ils sont au centre de mon enseignement et je les propose aux jeunes pour qu'ils comprennent mieux l'environnement culturel dans lequel ils se trouvent. Pour qu'ils découvrent également des cultures qui leur sont étrangères, celles qu'ils connaissent trop peu ou pas du tout. On ne peut pas parler d'une école émancipatrice sans la présence de la littérature dans la classe de français.

Je choisis les œuvres destinées à mes élèves avec soin. Quand elles sont écrites par des auteurs de talent, elles deviennent pour moi des biens précieux et elles m'aident très rapidement à créer des liens forts avec les adolescents de mes classes.

L'an dernier, c'est encore cette idée que j'avais en tête quand j'ai sollicité la collaboration de l'auteur **Pierre Lefebvre** et de la metteuse en scène **Anne-Marie Guilmaine** pour la création de ce spectacle que j'ai intitulé *Le pouvoir expliqué à ceux qui l'exercent (sur moi)*. La même idée aussi quand j'ai présenté le projet à mon bon ami **Jean Danis**, qui enseigne le cours *Monde contemporain* à l'école Lucien-Pagé et avec qui j'avais envie de travailler. Pour mon plus grand plaisir, il a voulu embarquer lui aussi dans cette folle aventure avec plusieurs de ses élèves, dont quelques-uns étaient dans une classe spéciale pour malentendants. Je viens de dire spectacle, mais je veux préciser ici qu'il s'agit d'une mise en lecture de textes qui parlent de la complexité des rapports de force entre les êtres humains.

Ces textes, nous les voulions écrits par de nombreux élèves capables de réagir à des lectures à dimension politique. Nous voulions qu'ils écrivent et qu'ils parlent du politique, mais après avoir lu de bons essais, des récits, des œuvres théâtrales et de la poésie. Lire avant d'écrire, c'est nécessaire. Pour que les élèves apprécient la littérarité d'un texte, il faut leur faire comprendre que les auteurs admirables prennent beaucoup de temps pour rédiger leurs œuvres.

**Faire lire pour faire réfléchir**

C'est un peu ça le point de départ de notre travail avec nos élèves. Faire d'abord lire des auteurs qui ont une vraie pensée politique et qui ont cette capacité d'ébranler des élèves du deuxième cycle du secondaire. Ensuite, faire en sorte que, une fois bien ébranlés, ces derniers ressentent à leur tour le besoin de formuler leurs propres idées politiques et l'envie de les faire entendre sur une scène professionnelle.

Beaucoup d'écrivains jugés « difficiles » méritent l'attention des élèves. Quand un enseignant de français consacre lui-même une bonne partie de son temps à la lecture d'œuvres exigeantes, il s'en rend compte. Dès le départ, Pierre et Anne-Marie étaient convaincus que nous avions là une occasion en or de faire lire

---

<sup>1</sup> À lire sur le site de Debout pour l'école!

des classiques à des adolescents et que les livres choisis pouvaient être exigeants. Tout est dans la manière d'accompagner les élèves durant leur lecture.

À l'origine du projet, nous avons fait aussi un pari : convaincre des adolescents n'ayant pour le moment qu'un pouvoir d'achat de se pencher sur la nature des différents pouvoirs auxquels ils sont exposés et soumis : le pouvoir politique, bien sûr, mais aussi le pouvoir économique, le pouvoir familial, le pouvoir médiatique et le pouvoir scolaire.

Nous voulions créer un caléidoscope à la fois vibrant et sensible, composé des visions du monde, des inquiétudes, des espérances et des coups de gueule de plus d'une centaine d'élèves, c'est-à-dire donner la chance à tous les élèves de participer à la création d'une œuvre collective construite autour d'une pensée politique qui les représente vraiment. Nous souhaitions voir de nombreux adolescents sur scène, prêts à révéler leurs impressions sur le monde qu'ils recevront bientôt en héritage. Le langage théâtral nous apparaissait parfait pour atteindre cet objectif. L'idée de créer des chœurs, par exemple, nous a permis de présenter des tableaux avec parfois une quarantaine d'élèves sur scène.

### **Comment avez-vous abordé les élèves en début d'année scolaire, au moment où vous leur avez parlé de ce « pari » ?**

Il fallait d'abord les rassurer à propos des textes politiques que nous avons choisis pour eux. Ils ne connaissaient évidemment pas Alexis de Toqueville, Susan Sontag, Milan Kundera et Hannah Arendt. Quelques-uns avaient entendu parler de Franz Kafka et de Jean de Lafontaine. Nous leur avons dit que les textes seraient parfois difficiles à lire, mais pas impossibles à découvrir pour des jeunes de 16 ans.

J'ai également annoncé aux élèves qu'ils étaient désormais abonnés pendant six mois à la version électronique du quotidien *Le Devoir*. Un abonnement gratuit, en plus. Brillante idée de la part de ce journal, puisque ces jeunes, qui ont découvert l'actualité au quotidien, ont fini par devenir informés de ce qui se passe socialement et politiquement un peu partout sur la planète.

### **Lire pour écrire**

Ensuite, il fallait trouver le moyen de leur faire écrire des textes courts, de les faire réagir à toutes ces lectures. Nous avons choisi la formule des ateliers de création littéraire. Faire écrire les textes de différents genres en fonction d'une contrainte à respecter : lettres d'opinion destinées à ceux qui détiennent le pouvoir actuellement, slogans politiques pour une campagne électorale, discours politiques, manifestes, etc.

Ils ont aussi rédigé un glossaire politique très détaillé qui nous a permis de mieux définir les termes et concepts de résistance, de contrepouvoir, d'autorité, de contrôle, de révolution, d'indignation, de liberté, de justice sociale, d'abus de pouvoir...

### **Visiter des lieux de pouvoir pour les décrire**

Les élèves ont décrit des lieux de pouvoir et des lieux de culture, autant ceux qui existent vraiment dans l'espace public (des théâtres, des bibliothèques, des musées, le Palais de justice, l'hôtel de ville, la Bourse, les HEC) que ceux qu'ils ont voulu imaginer pour une société plus juste et plus solidaire. Pour ce faire, nous avons proposé des visites à pied dans différents quartiers de Montréal. Nous avons aussi travaillé avec l'architecte **Gilles Prud'homme** et ses étudiants à la maîtrise de l'Université de Montréal à la conception d'un vrai lieu de culture sur le site du campus Sophie-Barat, soit la réalisation d'une maison des arts et des lettres.

Nous avons fait nos propositions à TOUS les élèves qui ont participé au processus de création, autant à ceux de l'école Sophie-Barat qu'à ceux de l'école Lucien-Pagé. Notre objectif ici était de démocratiser la culture et de la rendre visible.

Ensuite, nous avons édité un certain nombre de textes écrits par les élèves dans différents contextes, parfois en classe, parfois à la maison ou encore quelque part en ville durant les visites à pied. Ils sont

devenus des fragments à assembler pour le texte final, celui que nous avons utilisé pour le spectacle. Écriture, réécriture, édition de textes : nous avons tous travaillé très fort !

**C'est ainsi que, par la suite, une bonne quarantaine de ces élèves sont montés sur les planches des Écuries le 6 mai 2018. Leur but était de défendre des idées politiques communes devant le public du festival du Jamais Lu. C'est bien cela ?**

Exactement. Les spectateurs, étonnés, ont découvert que des adolescents fréquentant l'école secondaire peuvent avoir une pensée claire sur des enjeux sociaux qui les concernent, qu'ils sont bien éveillés et tout à fait conscients de la complexité du monde dans lequel ils se trouvent.

Mais pour mieux comprendre encore la genèse d'un tel spectacle, surtout si on ne l'a pas vu, il faut remonter plus loin dans le temps, à mes études en littérature et à mes débuts dans l'enseignement.

D'ailleurs, je veux prendre la peine de remercier les bons profs que j'ai connus au cégep et à l'université. Puisque, même s'ils ne le savent pas, ils ont quelque chose à voir avec cette idée qu'on puisse demander à des jeunes de 16 ans de parler de l'exercice du pouvoir sur une scène.

Je suis très critique de la formation des maîtres, mais j'essaie le plus souvent possible de dire beaucoup de bien de ces professeurs qui m'ont permis d'enseigner le français de cette façon. J'aime les nommer, les faire connaître, dire que je les admire et que je serai toujours reconnaissant de tout ce qu'ils ont fait pour moi.

**Bien sûr, c'est intrigant ce que tu dis à propos de tes anciens professeurs. À qui veux-tu rendre hommage ?**

D'abord, à Yvon Dubeau du Collège Lionel-Groulx, celui qui m'a fait découvrir Roland Giguère et Gaston Miron. J'avais 17 ans et il ne s'est pas dit « Ce gars-là n'a pas l'âge pour lire des auteurs pareils ; comme ses camarades de classe, il ne comprendra pas la portée politique de ces auteurs. » Non, bien au contraire !

Grâce à son enseignement, j'ai appris à bien lire Miron et Giguère. Je les enseigne aujourd'hui dans ma propre classe ! Il était un grand vulgarisateur et il m'a donné le goût de découvrir tous les poètes québécois des années 50 et 60, et de les faire découvrir à mes élèves.

Je pense aussi à Pierre Neveu pendant mon séjour en Études françaises à l'Université de Montréal. Un érudit que j'ai eu la chance de revoir par la suite lors d'un colloque organisé par l'Académie des lettres du Québec et intitulé *La transmission de la culture au secondaire*. Je me souviens qu'il ne regardait pas de haut les enseignants du secondaire. Il ne les voyait pas comme des techniciens de l'éducation, comme le faisaient certains de ses confrères que je trouve aujourd'hui plus que jamais déconnectés de la réalité de ma classe.

Pierre Neveu, avec toute son humilité, a pris la peine de me confier qu'il n'aurait jamais pu faire mon métier. Il n'aurait jamais pu trouver la manière d'entrer en relation avec des adolescents. Pourtant, c'est grâce à ses cours que j'arrive à expliquer à mes élèves à quel point certains poèmes québécois évoquent la grande marche du Québec vers la modernité.

Enfin, je ne peux pas oublier Elizabeth Nardout-Lafarge à qui je dois ma passion pour l'œuvre de Réjean Ducharme. Sans feuille de notes, dans un auditorium de l'U. de M., elle arrivait à parler brillamment trois heures durant de cet immense auteur que j'ai aussi appris à mieux lire. Je sais maintenant l'urgence de le faire découvrir à tous les adolescents que l'on va me confier d'ici ma retraite !

**Donc, tes études en littérature ont fait de toi un enseignant mieux préparé pour enseigner le français au secondaire ? Capable de proposer notamment à ses élèves cette expérience théâtrale sur la question du pouvoir ?**

Absolument ! Mais il me fallait prendre de l'expérience...

Après avoir terminé mes études universitaires, j'ai eu la conviction que la littérature devait occuper la première place dans la classe de français. C'était déjà ça...

Sauf que, à 22 ans, un peu naïf, je voulais juste dire à mes élèves à quel point c'était extraordinaire de fréquenter les grands écrivains. Je voulais les convaincre rapidement de mettre leur nez dans des œuvres dont les qualités littéraires étaient pour moi si évidentes, mais je ne savais pas trop comment m'y prendre. Je me contentais de dire du bien de mes auteurs favoris sans prendre le temps d'expliquer CLAIEMENT aux jeunes pourquoi, justement, ils méritaient d'être lus. C'est peut-être glorieux d'avoir un idéal comme celui-là, mais, malheureusement, l'enseignement de la littérature ne fonctionne pas comme ça...

Bien sûr, le jeune enseignant inexpérimenté s'est cassé les dents assez souvent en essayant de transmettre sa passion pour ses auteurs préférés. Les élèves ne vont pas sauter de joie à la simple vue d'un roman « fort » ou d'un poème écrit par un auteur devenu un « classique ».

D'où l'importance pour le jeune enseignant que j'étais d'arriver encore mieux préparé en classe. Mes profs de l'université m'avaient donné confiance en moi, et je ne craignais plus d'affronter des œuvres exigeantes comme lecteur. Par contre, il fallait quand même que je trouve les bons moyens pour partager avec mes élèves cette idée que la littérature aide à comprendre le monde dans toute sa complexité. Du moins, il fallait arriver en classe avec des idées originales et surprenantes. Le spectacle de l'an dernier est justement une idée originale et surprenante.

**Une enseignante sarcastique demanderait : « Est-ce que les textes que tes élèves ont lus l'an dernier les préparaient à passer l'épreuve de français écrit de 5<sup>e</sup> secondaire du ministère ? »**

Bien honnêtement, j'ai du mal avec l'idée de faire un spectacle pour des élèves qui s'interrogent sur le conformisme en politique et, en même temps, de choisir des œuvres « conformes au programme ». Et c'est la même chose pour les genres de textes à écrire. Pour notre spectacle, nous avons envie de faire éclater le plus possible les formes d'écriture. Faire lire beaucoup d'extraits d'œuvres qui vont dans ce sens-là. Milan Kundera, par exemple, avec *L'insoutenable légèreté de l'être*, a écrit un roman. En même temps, l'élève découvre aussi qu'il est un grand essayiste quand on lui fait lire la partie du livre intitulée *La Grande Marche*. Ce passage nous a permis d'aborder la question du kitch en politique, ce qui nous a amenés ensuite à proposer un tableau dans le spectacle à propos de l'idée que l'on se fait du bonheur dans un système capitaliste. Mes élèves ont compris que le kitch est politique et qu'il fait toujours des ravages dans les pays qui se disent démocratiques.

Lire la 2<sup>e</sup> partie de l'entretien.